

# « La cinéphilie se modifie, mais ne meurt pas »

**Bertrand Tavernier** est un cinéaste cinéophile. S'ildéplore le dédain de la télé pour les « classiques », il demeure confiant : il y a un public prêt à « aller chercher des films ».

ENTRETIEN

Il y a quinze jours, la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique décernait son Prix 2016 à Bertrand Tavernier. C'est autant le réalisateur de *Coup de torchon* ou de *Quai d'Orsay* qui était mis à l'honneur que le cinéophile passionné, auteur d'ouvrages de référence sur le patrimoine cinématographique – comme l'indispensable *50 ans de cinéma américain*, réédité avec Jean-Pierre Coursodon, ou le tout récent *Voyage à travers le cinéma français*, un documentaire de 3h15 projeté au festival de Cannes – ainsi que d'innombrables commentaires érudits et passionnants, offerts en « bonus » de classiques réédités en DVD.

« Notre monde est menacé par plusieurs formes de dictatures, déclara Bertrand Tavernier dans son discours de remerciement. La dictature du fondamentalisme, la dictature de l'argent, la dictature de l'ignorance et la dictature de la soumission au présent. » Les deux derniers termes de l'avertissement semblent s'appliquer à la cinéphilie, à une époque où les « vieux films » ont déserté les grilles des chaînes généralistes et où l'on peut achever d'excellentes études secondaires sans jamais avoir entendu parler d'Orson Welles, de Federico Fellini ou de Jean Renoir – ni, du reste, de son père Auguste, le peintre...

**Les films de plus de trente ans, ça n'intéresse plus personne sur le petit écran ?... Il est vrai que les chaînes publiques ne font rien pour le patrimoine. Delphine Ernotte, la présidente de France Télévisions, avait fait supprimer le « Cinéma de minuit » de Brion. Je l'ai appelée et elle m'a dit : « Mais on ne fait que 60.000 spectateurs. » Soixante mille spectateurs, un dimanche, à minuit et demi, pour des films souvent très complexes, en VO ! Je lui ai dit : « Vous devriez les avoir en fichier et les révéler, parce que c'est 60.000 spectateurs qui resteront à tout jamais. Par ailleurs, qu'est-ce que vous faites pour promouvoir l'émission ? Où est-ce que vous la vendez ?... » Nous, à Lyon, au Festival Lumière (festival de cinéma organisé chaque année, en octobre, depuis 2009, par l'Institut Lumière et le Métropole de Lyon, et dont Bertrand Tavernier est président, NDLR), on a Julie Gayet qui**

**va présenter un film muet d'Hitchcock... Pendant des années, on a nous a donné mille raisons pour nous dire qu'il ne fallait pas faire ce Festival, et on enregistre en moyenne 120.000 spectateurs en une semaine sur des films muets. Et les gens n'ont pas plus de 60 ans... J'ai un blog et je peux vous dire que tous les gens qui y écrivent ne sont pas âgés ; il y a des jeunes qui interviennent et qui ont des connaissances inouïes, qui me collent !**

**Peut-être que les directeurs de chaînes eux-mêmes ne savent plus trop qui est Fritz Lang ou Marcel Carné ?...**

**Croyez-vous que ce soit propre au cinéma ? Ce qui a changé, c'est que dans le temps, l'ignorance, on essayait de la camoufler. C'était considéré comme un défaut, alors qu'aujourd'hui, c'est quelque chose qu'on arbore, ce qui fait que dans une interview, on peut se vanter de ne jamais aller dans un musée. Ça, à mon époque, on n'aurait jamais osé le dire. L'ignorance n'est plus ressentie comme une tare. À tous les niveaux. C'est l'histoire de Fleur Pellerin (ancienne ministre française de la Culture) n'ayant pas pu citer un livre de Patrick Modiano... Le fait qu'elle ne l'ait pas lu, elle aurait pu trouver de très bons arguments pour l'expliquer : son emploi du temps, le fait qu'elle est intéressée par d'autres auteurs, etc. Ce qu'il y a de grave, c'est qu'elle ne pense pas que c'est grave de le dire. Mais c'est aussi parce que c'est quelqu'un que l'œuvre n'intéresse pas. Quand elle avait postulé à Orsay, elle avait déclaré qu'elle n'allait jamais dans les musées. Pourtant, c'est une énarque et elle postulait... Mais après, le contenu du poste, elle s'en fout complètement.**

**Mais, malgré tout, la cinéphilie se perpétue ?**

**La cinéphilie se modifie. Il ne faut pas être scolaire, pas être universitaire, pas être didactique, oublier le temps où il y avait un professeur qui faisait un exposé avant le ciné-club. Ce n'est plus ça. Il y a quelque chose de plus passionnel. Mais je pense qu'il y a tout un public qui est prêt à se modifier et à aller chercher des films, à aller les voir. Pour le reste, déjà au début des années 60, quand, avec deux copains, on a créé un ciné-club, le Nickelodéon, la plupart des gens**

**de mon âge n'allait voir que des nouveaux films. Et l'idée de créer un ciné-club pour passer des westerns de Randolph Scott n'allait pas de soi. D'abord ce n'était pas considéré comme artistique, ensuite c'était américain, et on sortait à peine de la suspicion entretenue par le Parti communiste vis-à-vis de tout ce qui venait des États-Unis...**

**Ce qu'il y a, c'est que dans le temps, les gens allaient au cinéma de leur quartier, qui projetait des films très variés. Ils étaient donc soumis à de trucs très différents, alors qu'aujourd'hui, ils sont beaucoup plus sélectifs. Et en même temps, ce public ne se fait pas conduire par le bout du nez autant que d'aucuns le voudraient. Les derniers blockbusters ont fait des chiffres très inférieurs à certaines espérances. Le public a une forme de paresse et de « panurgisme » mais, en même temps, il n'est pas complètement idiot et il peut faire des succès de films comme Marguerite ou La loi du marché.**

**Au fond, c'est quoi le ressort de votre cinéphilie ?**

**La curiosité. Et cette passion, ce goût de continuer à explorer les cinémas les plus divers, c'est aussi la base de mes films. Je ne fais aucune différence entre le fait d'essayer de se battre pour mettre à sa juste place un cinéaste comme André de Toth et le fait, tout d'un coup, de m'intéresser à des bouts de l'histoire qui n'ont jamais été abordés, comme la recherche des disparus de la Guerre de 14 (Capitaine Conan) ou l'adoption au Cambodge (Holy Lola). C'est le même plaisir de l'exploration et de l'admiration, qui grandit au fil des années et au fur et à mesure que je sens se développer autour de moi la résignation et l'aquibonisme : « À quoi bon s'intéresser à ça ? »... J'éprouve la même curiosité et le même bonheur à me plonger dans l'œuvre de Michael Powell – qu'un diktat de François Truffaut (à l'époque critique aux Cahiers du cinéma) avait exclu une fois pour toutes – qu'à explorer la Louisiane du Sud dans Dans la brume électrique ou les guerres de religions dans La princesse de Montpensier, que je ne connaissais pas bien. ■**

**WILLIAM BOURTON**

*diagonale*

## Sans Ecran total, un été bruxellois pas fun

**D**epuis 2012, rien n'est venu combler le vide abyssal créé par la mort d'Ecran total. Et ça manque énormément. Entre un festival de Bruxelles qui se cherche toujours peu ou prou, un circuit traditionnel prévisible et du faux événementiel fait d'avant-premières de blockbusters, l'été bruxellois n'est pas très fun pour le cinéphile. Sur ce point, la capitale de l'Europe manque de panache. A part le programme annuel bien varié de la Cinematek, le cinéphile n'a d'autre planche de salut que son home cinéma. Or, ce ne fut pas toujours le cas et il n'y a pas si longtemps que ça !

### Un programme riche

Depuis que le cinéma est cinéma, on sait que la vie est un roman et que Dieu vomit les tièdes. On peut hésiter entre des vacances romaines ou sept ans de réflexion, avoir des sueurs froides pour un jour sans fin, et rester pour la douce vita et la chevauchée fantastique. Et autant emporte le vent.

Vingt-deux ans durant, jusqu'en 2011, les amateurs de cinéma pouvaient vivre cela grâce à une initiative audacieuse de fendus de ciné, animés par un esprit de découverte, de liberté, d'exigence et de fraternité. Dès fin juin, on savait qu'on pouvait passer un bel été au frais. Deux mois et demi durant, le festival Ecran total offrait le ticket idéal pour revoir un classique ignoré ou tant aimé, découvrir un inédit, rattraper un film trop vite retiré de l'affiche, se croire à Cannes à Bruxelles, se (re)faire une toile d'hier et d'aujourd'hui. Mise sous perfusion du 7<sup>e</sup> art sans contre-indication. Le programme était varié, abondant, inédit, original, audacieux, alignant des dizaines de titres, témoins de la quintessence du cinéma d'hier et d'aujourd'hui.

Année après année, l'événement s'est installé, confirmant que le 7<sup>e</sup> art, dans la richesse de sa diversité, avait bien besoin de cette longue plage pour déployer des affiches n'ayant pas toujours, voire pas du tout une place de choix dans le circuit traditionnel. On se mettait à l'ombre avec plaisir. Les idylles à la plage se revivaient sur grand écran, entre Fanny et Alexandre, Donnie Brasco et Annie Hall, la prisonnière du désert et l'homme des vallées perdues.

Ecran total n'existe plus. Par manque de volonté des pouvoirs en place. Or, pour la mémoire du cinéma, c'était vital. Quand reviendrons-nous à ce temps béni où le cinéma bruxellois passait à l'heure d'été ?! ■

FABIENNE BRADFER